

Le VÉTÉran

Société de Conservation du Patrimoine Vétérinaire
Québécois

Volume 21 : Hiver 2007

La société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois perd un grand collaborateur : le Dr Jean-Baptiste Phaneuf

On apprenait le 13 juin 2006, le décès du Dr Jean-Baptiste Phaneuf à l'âge de 81 ans. Il fut un membre très actif de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire. Il a agi comme archiviste de 1989 à 2004 et comme rédacteur du journal Le VÉTÉran de 1995 à 2004. Il laisse à la SCPVQ de nombreux documents et archives personnels. Des problèmes de santé avait réduit ses activités au cours des deux dernières années.



1924 - 2006

Il laisse dans le deuil son épouse, Alice Bernier et trois fils : Daniel, Pierre et Louis.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Saint-Denis-sur-Richelieu

Voici quelques éléments de sa biographie. Le Dr Jean-Baptiste Phaneuf est né le 30 octobre 1924 à Saint-Denis-sur-Richelieu. Il est le fils d'Arthur Phaneuf, cultivateur, et de Rose-Alba Archambault. Il épouse Alice Bernier à Notre-Dame des Neiges de Montréal en 1955. Il fait ses études primaires de 1930 à 1939 à l'école du village, ancien Collège Saint-François-Xavier, sous la tutelle des Clercs de Saint-Viateur, ses études secondaires au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1939 à 1946 et ses études philosophiques et théologiques chez les Pères Blancs de 1946 à 1949. Il obtient un diplôme en médecine vétérinaire (D.M.V.) de l'École de médecine vétérinaire en 1955 puis une reconnaissance de spécialiste de l'Association canadienne des

vétérinaires en 1977.

Il est à l'emploi du ministère de l'Agriculture du Québec, Service de la santé des animaux, de 1955 à 1989, au laboratoire vétérinaire de Québec de 1955 à 1957, au laboratoire de recherches vétérinaires de Saint-Hyacinthe de 1957 à 1975 et au laboratoire de pathologie animale de 1975 à 1989. Il enseigne à l'École de médecine vétérinaire de 1957 à 1968 et à la Faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal de 1968 à 1986. De plus, il est conférencier de 1955 à 1986, responsable du laboratoire de diagnostic bactériologique à l'École de médecine vétérinaire de 1964 à 1968 et directeur du laboratoire de pathologie animale et du district en santé animale Richelieu-Yamaska de 1980 à 1989.



Laboratoire pathologie animale en 1988

Vous trouverez dans ce numéro, l'un des 50 articles que le Dr Jean-Baptiste Phaneuf nous a légué sous le terme de « Mon premier cas de... ». De plus le prochain numéro de ce journal poursuivra la publication des derniers volets de l'histoire des Services de la santé des animaux au Québec.

LE CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ DE CONSERVATION DU
PATRIMOINE VÉTÉRINAIRE QUÉBÉCOIS 2006-2007

Président : Dr Pierre Brisson
Vice-président : Dr Clément Trudeau
Sec.-trésorier : Dr Armand Tremblay
Conseiller : Dr Gaston Roy
Conseiller : Dr Olivier Garon
Conseiller : Dr Maurice Desrochers
Conseiller : Dr André Marchessault

Le VÉTÉran est le bulletin de la Société de
Conservation du Patrimoine Vétérinaire Québécois,
publié une à deux fois l'an à l'intention de ses
membres :

3200, rue Sicotte, C.P. 5000
Saint-Hyacinthe, Qc. J2S 7C6

Production :
Drs Maurice Desrochers, Pierre Brisson,
Jean-Baptiste Phaneuf, Michel Beauregard et
Jean-René Théoret
Lecture : Dr André Bisailon et Mme Mariette Vincent
Mise en page : Dr Armand Tremblay



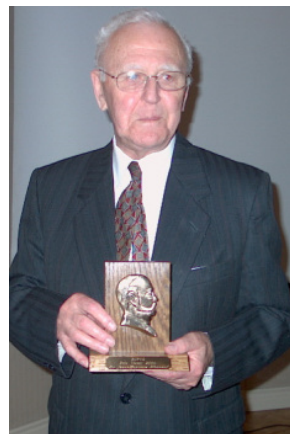
En 2005, le Dr Jean-Baptiste Phaneuf participe, avec les Drs Jean-Luc Laberge et Pierre Brisson, au déménagement des archives de la SCPVQ



Participation, en 1969, du Dr J.B. Phaneuf à une session de formation sur les maladies du porc. Il a inauguré la formation assistée par l'audiovisuel.



Copie de la photo laminée remise au Dr J.B. Phaneuf par ses collègues de travail lors de la fête soulignant sa retraite (à la sortie du laboratoire, sa dernière journée de travail)



Le 1^{er} mai 2005, le Dr J.B. Phaneuf était le récipiendaire du prix Victor 2004

INVITATION AU BRUNCH ANNUEL DE LA SOCIÉTÉ DE CONSERVATION DU PATRIMOINE



Dr Maurice Desrochers, m.v

La Société de conservation du patrimoine est connue pour son brunch annuel, mais il ne s'agit pas là de la seule activité de cet organisme. Un patrimoine, c'est la mémoire et l'héritage d'une collectivité ou d'une société, d'où l'importance d'avoir un organisme dont les buts sont de protéger et de conserver cette mémoire et de la faire connaître à ses membres.

Cette mémoire est constituée de multiples choses allant d'anciens volumes aux notes de cours manuscrites, aux photos d'époques, aux instruments de toutes sortes ayant servi à la pratique de la médecine vétérinaire à différentes époques.

Pourquoi se donner tant de travail à récupérer, classer et conserver toutes ces choses? Tout d'abord, ne serait-ce que pour respecter et honorer la mémoire de ceux qui nous ont précédés, l'effort serait valable et justifié. Mais pour comprendre l'évolution de notre profession nous avons besoin de

repères et ce sont ces repères que la Société de conservation du patrimoine s'efforce de conserver.

C'est grâce à eux que nous pourrions mieux comprendre l'importance des gestes et des actions posés par ceux qui nous ont précédés. Avec l'évolution de la médecine vétérinaire il est évident que, pour les plus jeunes, certains actes ou certains traitements peuvent paraître discutables, mais c'est avec ceux-ci que la science a pu évoluer.

Il est donc très important que le flambeau se transmette de génération en génération afin que jamais la mémoire de notre profession ne se perde dans le temps.

Afin de vous préparer à perpétuer cette mémoire, nous vous invitons à vous joindre à nous lors de notre prochain brunch annuel, le 6 mai prochain à 10 h 30, au Club de golf Saint-Hyacinthe. Pour la réservation de billets, veuillez communiquer avec :

Pierre Brisson, D.M.V. • Tél. : 450-653-8432
Armand Tremblay, D.M.V. • Tél. :450-774-4306
Courriel : armand.tremblay@umontreal.ca

LE DIMANCHE 6 MAI 2007 : BRUNCH ANNUEL DE VOTRE SOCIÉTÉ, à 10 h 30, Au Club de golf de St-Hyacinthe, 3840, boul. Laurier Ouest, SAINT-HYACINTHE

Mot du président

Dr Pierre Brisson, M.V.



Plusieurs années se sont écoulées depuis que le Gouvernement du Québec accordait à la Société de Conservation du Patrimoine vétérinaire ses lettres patentes en mai 1987. On se souviendra également de la parution du 1er VÉTÉran en septembre 1989. Il me fait plaisir de souligner l'excellent travail des collègues qui ont donné et donnent encore de leur temps à notre Société.

Je tiens à relever le défi de la présidence et je remercie tous les membres, particulièrement ceux de l'exécutif, pour leur confiance. La société occupera ses nouveaux locaux à la Faculté de médecine vétérinaire au début de 2005. Je profite de l'occasion pour remercier le doyen de sa collaboration.

On peut soutenir la Société de plusieurs façons, soit en devenant membre participant, soit en assistant au Brunch annuel, soit par l'envoi d'articles pour le VÉTÉran, de livres ou d'anciens instruments. Nous sommes ouverts aux suggestions.

Le prix Victor

Les 18 récipiendaires du prix Victor depuis la fondation de la SCPVQ en 1987.

	1988 Dr Jean Piérard 1989 Dr Paul Cusson 1990 Dre Christiane Gagnon 1991 Dr Paul Desrosiers 1992 Dre Sylvie Lussier 1993 Dr Jean-Paul Morin 1994 Dr Michel Pepin 1995 Dre Louise Laliberté 1996 Dr Philippe Demers 1997 Dr Serge Larivière 1998 Dr Benoît Dumas 1999 Dr Simon Carrier 2000 Dr Onil Hébert 2001 Dr Paul Marois 2002 Dr Michel Morin 2003 Dr Raymond Roy 2004 Dr Jean-Baptiste Phaneuf 2005 Dr Jean-Robert Théoret
---	---

Le prix Victor 2005 au Dr Jean-Robert Théoret

Le dimanche, 7 mai 2006, le Dr Pierre Brisson, président de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois (SCVPQ) remettait le Prix Victor 2005 au docteur Jean-Robert Théoret, praticien en médecine des animaux de compagnie. Le Prix Victor 2005 rend hommage au Dr Théoret. Les membres du conseil de la SCPVQ désirent souligner son implication en pratique des petits animaux au cours des cinquante dernières années et en vulgarisation de la médecine vétérinaire à la télévision dans les années 1960 et 1970.



Remise du prix Victor 2005 au Dr Jean-Robert Théoret par le Dr Pierre Brisson

L'événement se déroulait à la salle à manger du Club de Golf de St-Hyacinthe dans le cadre du 18^e Brunch annuel de la Société en présence de 80 invités et en particulier, de ses confrères de promotion (1954), les docteurs Albert Fleurent, Hubert Pagé, Michel Beauregard et André Lagacé.



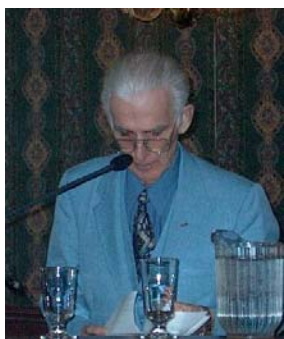
Pour l'événement 4 confrères de promotion (1954) du Dr Théoret étaient présents soit les docteurs Albert Fleurent, Hubert Pagé, Michel Beauregard et André Lagacé

Le Dr Théoret était aussi le conférencier invité lors de ce brunch-causerie. Le titre de sa conférence était : La pratique des animaux de compagnie dans les années 1950. Le texte de sa présentation est disponible dans ce numéro du journal Le VÉTÉran

Présentation du Dr Jean-René Théorêt

par Dr Michel Beauregard

Brunch-causerie du dimanche, 7 mai, 2006



C'est avec plaisir que j'ai accepté la demande que m'a faite le Dr Pierre Brisson de présenter le conférencier du présent brunch-causerie. Mon plaisir est d'autant plus grand que le Dr Jean-Robert Théorêt est un confrère d'études et de promotion vétérinaires

pour qui j'ai beaucoup d'estime.

Au terme de ses études secondaires, au collège Notre-Dame de Montréal, le Dr Théorêt, natif de cette métropole, s'est inscrit à l'École de Médecine vétérinaire de la province de Québec, déménagée d'Oka à Saint-Hyacinthe, depuis 1947.

Le Dr Théorêt, admis en pré-vétérinaire en septembre 1949, s'est retrouvé au sein d'un groupe de 23 étudiants, dont seulement 18 persistent jusqu'à notre graduation en 1954, comme en fait foi notre portrait de graduation.

Le Dr Théorêt s'est avéré un étudiant brillant et très actif, que ce soit aux festivités étudiantes, au sein du comité des sports, comme membre de l'équipe de hockey ou comme délégué à l'Association générale des Étudiants de l'Université de Montréal. Il était par ailleurs toujours prêt à rendre service lorsque les circonstances le sollicitaient. Son élection sur le conseil de classe se veut un témoignage d'appréciation et d'estime de la part de ses confrères. Un autre geste d'appréciation lui est venu de l'attribution de la médaille du lieutenant-gouverneur qui vint couronner la fin de ses études.

Fort de son bagage de connaissances vétérinaires, le Dr Théorêt décide d'ouvrir une clinique vétérinaire, sur la rue Wellington, à Verdun. Cette décision l'a amené à œuvrer auprès des animaux de compagnie et résulte sans doute de son expérience avec le ministère fédéral de l'agriculture pour lequel il a travaillé durant les vacances d'été de 1952 et 1953 à l'éradication de la tuberculose bovine en Alberta, où il a dû jouer au rodéo pour maîtriser des bêtes plutôt rébarbatives, en particulier certains zébus.

En 1961, il aménage sa clinique dans de nouveaux

locaux, situés sur la rue Bannantyne, à Verdun

En 1967, il fonde avec son premier associé, le Dr Pierre Hébert, l'hôpital vétérinaire LaSalle et fut un des premiers, sinon le premier praticien à embaucher une femme vétérinaire, en l'occurrence, la Dre Susan Collamati-Gareau. Plusieurs autres femmes vétérinaires travailleront ultérieurement avec lui.

En 1980, il fonde avec le Dr Jean Gauvin la Clinique vétérinaire de Lachine et, en 1989, il vend son hôpital et son bureau de Verdun au Dr Raymond Racicot.

La présence de collaborateurs à ses côtés aura permis au Dr Théorêt de trouver du temps pour s'adonner à d'autres activités professionnelles. Mentionnons d'abord son action à la télévision. Il aura sans doute été le premier médecin vétérinaire à s'occuper de relations publiques pour sa profession et le premier à le faire de façon aussi continue.

En effet, pendant cinq ans, de 1962 à 1967, on le vit deux fois par semaine à Télé-Métropole dans le cadre de l'émission «Capitaine Bonhomme» où, en compagnie du Dr Jacques Saint-Georges, alors secrétaire à l'école de Médecine vétérinaire, il donnait des conseils sur les soins à donner aux animaux de compagnie aux jeunes qui lui en demandaient par écrit d'où son nom de «Monsieur Doc».

Je me souviens qu'il offrait à certains de ses correspondants une encyclopédie du monde animal, gracieuseté des éditions « Marabout Université », sans doute parce qu'il considérait leurs questions comme les plus pertinentes. Mon fils Mario, devenu depuis médecin vétérinaire, fut un de ces chanceux. J'ai apporté un exemplaire de cette encyclopédie qui te rappellera sans doute d'excellents souvenirs. Il est un peu défraîchi parce que Mario n'a cessé de l'utiliser au fil des années.

Au nombre des autres activités du Dr Théorêt, mentionnons qu'il fut membre de l'Académie de médecine vétérinaire de Montréal dès 1954 et qu'il en devint éventuellement le président. Il fut aussi vice-président et gouverneur du Collège des médecins vétérinaires. Il a en outre agi comme membre du comité des congrès, ainsi que de ceux des examinateurs et de l'inspection professionnelle de l'Ordre. Il fut aussi membre du comité organisateur et président du comité des exposants du 23^e Congrès mondial vétérinaire, tenu à Montréal

en 1987.

De 1990 à 1996, il fut, à raison de 2 à 3 jours par semaine, le premier inspecteur conseil permanent pour le comité d'inspection professionnelle de l'Ordre des Médecins vétérinaires du Québec, fonction dont il a toujours su s'acquitter avec doigté et diplomatie. Dans cette fonction, le Dr Théorêt visitait annuellement environ 300 confrères et consoeurs vétérinaires et parcourait au moins 40 000 kilomètres.

En 1998, le Dr Théorêt s'est vu remettre le prix «Mérite» du conseil interprofessionnel du Québec, en reconnaissance de ses éminents services à la profession vétérinaire. Ce prix voulait aussi lui témoigner l'appréciation non seulement de ses pairs, mais de l'ensemble du monde professionnel québécois.

Voilà, résumée à grands traits, la carrière professionnelle du Dr Jean-Robert Théorêt.

Collection de livres du Dr Gustave Labelle.

La Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois s'est vu confier la garde de la collection de 19 volumes du Dr Gustave Labelle traitant des sujets suivants : de pathologie interne, pathologie chirurgicale, police sanitaire, jurisprudence, sémiologie et diagnostic, zootechnie, pharmacie et toxicologie, médecine légale, anatomie pathologique. Ces volumes ont été édités par la Librairie J.B. Baillière et Fils de Paris entre les années 1895 et 1915. La qualité de la reliure et l'état de conservation des volumes sont exceptionnels. En 1947, le Dr Gustave Labelle est nommé directeur de l'École de médecine vétérinaire de la province de Québec, poste qu'il occupe jusqu'en 1960.



BRUNCH ANNUEL DE VOTRE SOCIÉTÉ DIMANCHE, LE 6 MAI 2007 à 10H30,

Club de golf de St-Hyacinthe

Le conférencier invité sera le Dr Normand Larivière et il nous parlera de Madagascar, la grande île africaine. Une île qu'il a visitée, à plusieurs reprises en compagnie d'étudiants et d'étudiantes en médecine vétérinaire dans le cadre de stages en santé des écosystèmes.

Remise du prix Victor 2006

Assemblée générale annuelle

Histoire de la médecine vétérinaire des animaux de compagnie au Québec



Dr Jean-René Théoret

Au brunch-causerie de la SCPVQ, le dimanche 7 mai 2006

Lorsque le Dr Brisson m'a demandé de faire une conférence sur l'histoire de la médecine des animaux de compagnie au Québec, il m'a fait prendre un coup de vieux. Je ne suis pas un gradué d'Oka, eux ont entendu parler et même été témoins de la saga: la trappe d'Oka, Université Laval de Montréal, enfin St-Hyacinthe et l'Université de Montréal. Y-a-t-il dans la salle des gradués d'Oka ou qui ont commencé leur cours à Oka ? Je leur demanderais de ne pas se gêner pour me corriger s'il se glisse des erreurs durant l'exposé.

Je tiens à remercier le Dr Michel Pépin de m'avoir permis de piger beaucoup de renseignements dans son livre Histoire des Vétérinaires du Québec ainsi que les personnes que j'ai dû rencontrer pour avoir l'heure juste. Il s'agit de notre présidente, Dre Christiane Gagnon, Dr Édouard Roy de Lévis, gradué de Oka en 1946, Dr Jean Flipot qui a commencé à nous enseigner comme clinicien en petite clinique comme on l'appelait à l'époque en septembre 1949 ainsi que le Dr Luc Breton, professeur en radiologie depuis les années 1970, qui m'a fait visiter tous les nouveaux locaux de la faculté, ce qui m'a fait réaliser combien était loin le temps des baraques de la marine et le Dr Michel Chénier. Alors merci à tous ces gens qui m'ont permis de revenir dans le temps et voir comment les débuts de la pratique vétérinaire en général et celle des petits animaux a été, disons, plutôt pénible au début.

Commençons par le début, c'est-à-dire la médecine des animaux domestiques. On a retrouvé au Danemark des preuves fossiles que l'homme et le chien se côtoyaient au 9^{ième} siècle avant J.-C. Vers 5000 ans avant Jésus-Christ, la domestication de certains animaux, tels le bœuf et le canard, s'est déjà opérée en Asie. Au cours du millénaire suivant, sous le règne des Pharaons, l'on sait par des écritures sur papyrus que l'on engraisse les chèvres et les agneaux. On utilise, soit pour la nourriture ou pour le travail: bœuf, mouton, chameau, zébu et la volaille. On commence les interventions chirurgicales,

telles la castration ou la taille des cornes. Le cheval est inconnu à cette époque. Mais le chien est devenu un animal familier. Il va sans dire que l'on prend soin de ces animaux, car ils sont nécessaires pour le bien-être des gens. On a établi une liste de maladies des bœufs et des chiens avec étiologie et symptômes. C'est l'époque des saignées et des laxatifs.

Vers 2000 ans avant J.-C., c'est le code d'Hammourabi, roi de Babylone, gravé sur une stèle qui nous révèle qu'il y a des prêtres qui étaient médecins des bêtes sous le nom de Mounaisou alors que le médecin humain se nomme Mounai A-sou. Dans ce code, on retrouve un traité de médecine bovine. Il est question d'une soixantaine de drogues végétales, de soufre, de sel et d'utilisation de sangsues. Il y a même une liste d'honoraires. Il va sans dire que tous ces traitements sont administrés en même temps que de nombreuses incantations. On mentionne dans le code que l'on peut administrer au chien les mêmes médicaments que ceux donnés aux gens fortunés. Quant aux chats, au temps des égyptiens, ils étaient très haut placés dans la hiérarchie. Car on les déifiait, et à leur mort, on les momifiait. Ils ont certainement perdu beaucoup de leur prestige au cours des siècles suivants car l'on sait qu'à un certain moment, les Britanniques ont importé d'Égypte 19 tonnes d'engrais et cet engrais provenait de la mise en poudre de plus de 1 500 000 momies de chats. Y-aurait-il eu quelques momies d'humains pour faire le poids? L'histoire ne nous le dira jamais.

En Grèce, la médecine continue à se développer avec Hippocrate (le père de la médecine). Plus tard, c'est Aristote, fils de médecin et médecin lui-même, qui fut le créateur de la médecine comparée dans les années 350 avant J.-C. Les Grecs et les Romains s'intéressent beaucoup aux chevaux et beaucoup d'ouvrages de l'époque y décrivent les maladies comme la morve, les coliques, le tétanos, les fourbures ainsi que les traitements par cautérisation, bain, sutures, chirurgie de l'hernie ombilicale, de l'atrésie anale, des fistules et évidemment de la castration, chez les chevaux de guerre, pour les arrêter de ruer ou de se mordre entre eux.

C'est à cette époque que le nom d'Hippiatre apparaît. D'ailleurs au 4^e siècle, un soldat de Constantin le Grand est nommé vétérinaire en chef de son armée à Byzance. Son nom est Assyrus, et même s'il est apte à soigner les humains, il insiste pour être désigné comme hippiatre. Il y a d'ailleurs un document appelé 'HIPPIATRICA' où l'on retrouve de nombreuses lettres que s'échangent les

fonctionnaires, les officiers et les vétérinaires. Environ 30% de ces documents sont de la main d'Assyrtus, (le vétérinaire en chef qui était aussi haut gradé qu'un général). Il y a décrit la méthode de fixation des fractures par des attelles en bois. Plusieurs le considèrent comme le père de la médecine vétérinaire.

Le terme vétérinaire a commencé à être employé autour de l'an 120 et le vétérinarium était l'endroit où l'on gardait les animaux. Puis, au V^e siècle, disparition de l'Empire romain et c'est l'arrivée des barbares pour la période féodale au Moyen Âge et l'apparition des guérisseurs. Très peu d'information circule à cette époque sur l'art vétérinaire. Les gens se groupent autour du château du seigneur. Ce sont les officiers de sa cavalerie qui s'occupent du bien-être des chevaux. La puissance et la richesse de ces seigneurs dépendent de la santé et de la qualité de leurs chevaux. Ces officiers de haut rang prennent le titre de maréchaux. Ce sont eux qui disent aux palefreniers comment ferrer les chevaux. L'officier en charge se nomme le maréchal ferrant, nom qui remplace le mot vétérinaire.

La religion étant omniprésente, il y a une bonne centaine de saints guérisseurs qui s'occupent de guérir les animaux malades. Nous avons tous entendus parler de saint Antoine (les porcs et les petits animaux), saint Blaise (patron des animaux au Moyen Âge), saint Hubert (guérisseur de la rage entre autres) et saint Éloi (patron des forgerons et de ceux qui soignent les animaux.) Il faut attendre vers le milieu du 12^e siècle pour que réapparaisse de la littérature vétérinaire avec la fondation des premières grandes universités. Le nom de vétérinaire ne réapparaîtra qu'au 16^e siècle.

On sait que c'est Bourgelat qui, en 1762, fonda la première école vétérinaire au monde à Lyon. Ce n'est pas facile car des vétérinaires pratiquants s'élèvent contre l'enseignement qui s'y donne, en effet, ils sont d'opinion que c'est dans le champ que l'art vétérinaire s'apprend. Finalement, il ne lui sera permis que d'enseigner la maréchalerie et non pas de médecine ni de chirurgie. Bourgelat fonda, en 1765, une 2^e École vétérinaire, près de Paris. C'est l'École vétérinaire d'Alfort. On sait qu'avec le temps, ces 2 écoles devinrent reconnues mondialement. Mais, au début, on n'y enseignait que la maréchalerie et les gens appelaient ces gradués, des maréchaux ferrants, d'où la persistance du nom de maréchal. Je me souviens très bien que, dans les années 30, un oncle cultivateur à St-Benoit, faisait venir le 'maréchal' et non pas le vétérinaire. Ce vétérinaire était notre Dr Lévesque qui enseignait la

maréchalerie à l'École vétérinaire d'Oka et pratiquait en même temps.

Enfin, on arrive au Canada. A l'arrivée de Cartier au Canada, il n'y avait ni chevaux, ni vaches, ni porcs; seulement des chiens qui, de temps à autres, servaient de nourriture aux indiens. On sait qu'en 1541, Cartier transporta au Canada, une vingtaine de vaches avec 4 taureaux, 100 moutons, 100 cochons et une vingtaine de chevaux. Peu survivaient à la traversée et ceux qui résistaient n'étaient pas en très bonne santé. Alors, avec notre climat rigoureux et le manque de soins, la reproduction était très lente mais le cheptel augmente régulièrement et en 1698, on dénombre plus de 10,000 vaches dans la colonie. Mais il n'y a que 684 chevaux.

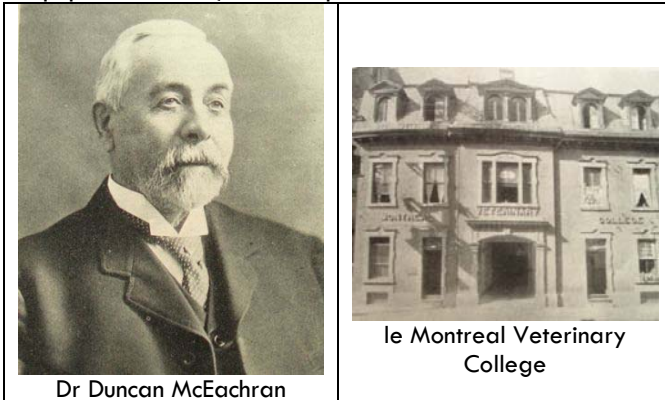
Le Régiment de Carignan arriva au Canada avec 12 chevaux en 1665. Au départ, il y en avait 20, mais la traversée était très dure pour les animaux à cette époque. On nous dit que les indiens trouvaient les originaux de France très dociles et très serviables. On sait qu'à une époque, le cheval servait pour le travail mais aussi de nourriture. Au cours des deux premiers siècles de la colonisation, on a très peu d'information sur les soins apportés aux animaux.

En plus de ces animaux domestiques, on importe des chats pour la chasse aux rats apportés par les bateaux ainsi que des chiens pour avertir de la présence des Iroquois aux alentours des bourgades. Qui n'a pas entendu parler de la chienne Pilote de Lambert Closse qui faisait sa ronde tous les matins accompagnée de tous les chiens de la colonie pour découvrir l'ennemi et amener les habitants d'Hochelaga. D'ailleurs, Pilote est sculptée sur le monument de Maisonneuve à Montréal.

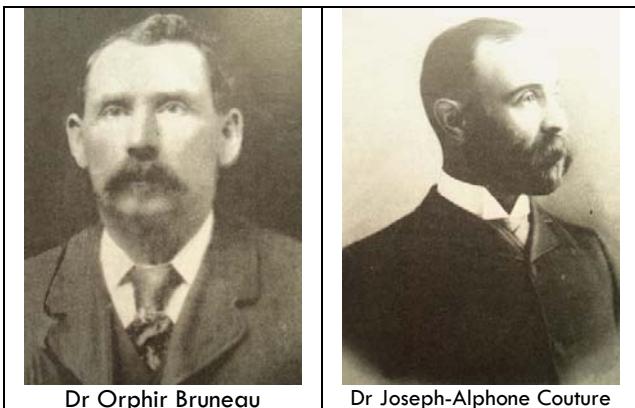
Les premiers cours sur l'art vétérinaire au Québec furent donnés gratuitement à l'École d'agriculture de La Pocatière par un médecin du nom de Ludger Têtu. Il donne ces cours 2 ou 3 fois par semaine pendant plusieurs années, à partir de 1862. Le cours durait 2 ans et concernait les chevaux, les bovins, les ovins et les porcins. Il n'était aucunement question de médecine des petits animaux. La première vraie École vétérinaire fut fondée en 1864 à Toronto 'Ontario Vet College' par les vétérinaires Andrew Smith et Duncan McEachran, des diplômés vétérinaires du Collège d'Édimbourg en Écosse.

Après quelques mois, McEachan se sépare de Smith et vient établir une pratique privée à Montréal. En 1866, la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada lui octroie \$300.00 pour la fondation d'une École

vétérinaire au coin de rues Craig et Bleury, le 'Montreal Veterinary College'. Il se fait parrainer par l'Université McGill, de sorte que ses diplômés sont reconnus aux Etats-Unis et en Angleterre. En 1875, grâce à ses économies personnelles, des octrois de \$800.00 du gouvernement du Québec et \$1000.00 par année pendant 10 ans du Conseil de l'Agriculture, il construira une véritable école de médecine vétérinaire au coin des rues Union et René-Lévesque, qui finira par obtenir une renommée internationale. Coût total: terrain, bâtisse et équipement: \$22,500. Aujourd'hui: !!!



Dans le rapport au commissaire de l'agriculture en 1876, il est fait mention que, pour une période de 7 mois, on y a traité 1664 chevaux, 50 vaches, 1 mouton, 1 cochon, 116 chiens et 5 chats. Très peu de francophones s'inscrivent à son école car les cours se donnent en anglais. Le docteur McEachran décide donc à l'été 1876 de demander un octroi de \$2000.00 au gouvernement pour fonder une section française, ce qui lui est accordé. Il recrute comme professeurs, deux de ses gradués, les docteurs Orphir Bruneau et Joseph-Alphonse Couture et leur en confie la direction. Il recrute également des professeurs francophones pour les différents départements de la section française.



En 1879, il décide de nommer comme directeur, un de ses brillants gradués du printemps, le Dr

Victor Théodule Daubigny, qui signe un contrat de 5 ans. À la fin de son contrat en 1885, le docteur Daubigny se joint au docteur Bruneau qui a déjà une pratique privée pour fonder l'École de médecine vétérinaire de Montréal. Le docteur Bruneau en est le propriétaire et se servira de sa clinique pour les cours pratiques des élèves.

Le Dr McEachran avait également une pratique privée qu'il avait ouverte en 1865 à son arrivée à Montréal et qui servait aussi aux cours pratiques de ses étudiants. Ses associés étaient son frère et le docteur Malcolm Baker. Cette pratique existe encore à Montréal sur la rue Mayrand, car le fils de Malcolm, Charles, puis le fils de Charles, Malcolm, que plusieurs d'entre nous connurent, continuèrent cette pratique. C'est probablement la plus vieille en Amérique du Nord.

L'année suivante, en 1886, le docteur Daubigny fonde sa propre école avec 4 médecins, dont le docteur Lachapelle, fondateur de l'Hôpital Notre-Dame. Il est le président de cette nouvelle école appelée : École vétérinaire française de Montréal. Il demande une affiliation avec l'Université Laval de Montréal, affiliation qui lui est accordée. On sait que l'école du docteur McEachran est déjà affiliée à l'Université McGill et celle du docteur Bruneau, à l'Université Victoria de Cobourg.



Cette affiliation à des universités leur permettait d'accorder des diplômes reconnus à leurs étudiants. Ils étaient bacheliers en science vétérinaire. Dès la première année, 30 étudiants sont inscrits à l'école du Dr Daubigny dont 12 ont déjà fait 1 ou 2 années d'études vétérinaires dans les autres institutions. Il y eut 4 diplômés la 1^{ière} année. Le cours était de 3 ans. On est encore à l'époque de l'hippiatrie. D'ailleurs, sur la devanture de l'école, il est inscrit 'Hôpital de chevaux'. Par exemple, la Montreal Tramway, à elle seule, avait 400 chevaux et toute livraison de lait, pain, glace, marchandise, se faisait par voitures tirées par les chevaux. On est encore à

l'époque de l'hippiatrie. D'ailleurs, sur la devanture de l'école, il est inscrit 'Hôpital de chevaux'.

Ça jouait dur entre ces écoles qui étaient privées et en compétition, comme aujourd'hui, beaucoup de politique et de jeux en coulisse. Par exemple: Hôp. Vétérinaire de Montréal: prop. Dr Bruneau: protestant prés. Dr Durocher: attaché à L'Hôtel-Dieu et est conservateur Hôp. Vétérinaire française de Mt!: prop. Daubigny, catholique et Libéral Prés. Dr Lachapelle, fondateur de l'Hôpital Notre-Dame. L'une est rattachée à une école anglaise et protestante (Cobourg), l'autre est rattachée à une école française et catholique: (Laval de Montréal). Après maintes réunions parfois tumultueuses et le gouvernement ayant décidé de ne subventionner qu'une seule école, la fusion fut faite en 1891. Le docteur Durocher démissionna et le docteur Bruneau devint professeur à l'école du docteur Daubigny. Les rôles étaient donc renversés. L'école portera le nom d'École de médecine comparée et science vétérinaire, affiliée à l'Université Laval de Montréal et décernera maintenant des doctorats.

Avant la fusion, il y avait 4 écoles de médecine vétérinaire au Québec car en 1885, le docteur Couture quitta aussi l'école du Dr McEachran pour fonder sa propre école à Québec. C'était l'École vétérinaire de Québec, qui dut fermer 8 ans plus tard, faute d'étudiants. La dernière année, en 1893, il n'y avait que 3 inscriptions dont son propre fils. À l'hôpital des docteurs McEachran et Baker, on traite aussi chiens et chats. On croit que son hôpital fut le premier des pays occidentaux à se pourvoir d'installations spécifiques pour petits animaux. Il y avait une douzaine de cages pour les soins et hospitalisations de ces patients. Dans le rapport de 1879, on mentionne qu'il en coûte 50 cents pour la castration d'un chat, 75 cents pour un examen, plus 75 cents pour les médicaments. On garde des animaux en pension et l'on charge 25 cents par jour pour un chat et 50 cents par jour pour un chien. 75 ans plus tard, c'est-à-dire vers 1950, les coûts n'avaient pas beaucoup changé, du moins en ce qui concerne certains vétérinaires: pension: chat, 50 cents; chien, 1 \$ par jour; un examen, 1 \$. Il faut croire que l'on ne donnait pas une grande valeur aux 5 années d'études.

Il ne faut pas oublier la fondation du Collège des M.V. du Québec en 1902. Même là, il y avait de l'opposition de certains intéressés. Mais finalement, 34 vétérinaires se réunirent en avril 1902 pour fonder ce qu'on appela le Collège des M.V. du Québec. Un bureau de 10 membres fut formé et le Dr John Duchesne, vétérinaire de Québec, attaché

au département de l'Agriculture, fut nommé président. On reconnaît entre autre sur la photo de fondation les Drs Daubigny, père et fils ainsi que le Dr Malcolm Baker et les Drs A. A. Etienne et D. Généreux. De nombreux comités furent formés, par exemple, comité pour faire connaître et apprécier les vétérinaires des cultivateurs, comité pour l'étude des maladies contagieuses; comité pour la publication d'une revue vétérinaire, etc.

Un permis de 5 \$ donnait le droit de pratique et les cotisations annuelles furent établies à 2 \$. En 1941, elle est de 25 \$, en 1986, elle est de 315 \$; en 2005, elle était de 650 \$. Si on ajoute les assurances pour les praticiens de petits animaux, de 350 \$ et les cotisations à l'ordre des professions, on en arrive à 1034 \$.

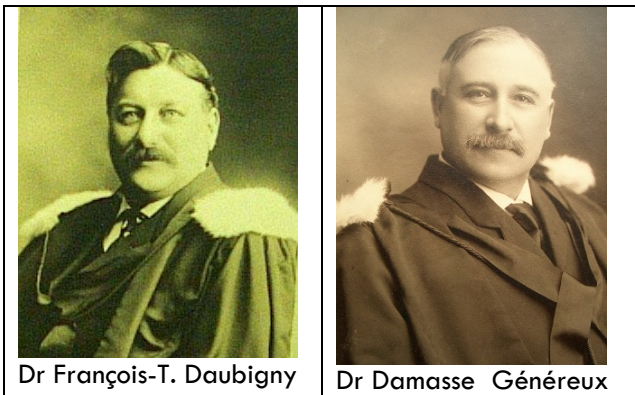
ANECDOTE: Au début du siècle un vétérinaire gradué doit attendre 3 ans pour avoir les moyens de payer sa cotisation de 5. \$ ou 10 \$. pour commencer à pratiquer. Dans les années 50, j'ai rencontré un vétérinaire qui était facteur à Verdun.

Le nom de Collège des M.V. du Québec changea pour Ordre des Médecins Vétérinaires du Québec en 1974, lors de l'entrée en vigueur du Code des Professions. Puis en 1985, il changea pour la Corporation professionnelle des M.V. du Québec. Et quelques années plus tard, reprit le nom de l'Ordre des Médecins Vétérinaires du Québec. Il faut dire que vers la fin du siècle dernier, les ouvriers québécois n'avaient pas tellement les moyens de faire traiter leurs petits animaux car ils ne gagnaient qu'un dollar par jour. D'ailleurs, le docteur Daubigny dû baisser le coût de ses cours de 25 \$ par année à 2 \$, sans cela, il aurait manqué d'élèves.

À la mort du docteur Daubigny en 1908, son fils, François-Théodule, prend la direction de l'école. Le gouvernement provincial augmente sa subvention et le fédéral donne enfin aussi une subvention. Le cours est rallongé de 3 à 4 ans à partir de 1917. De plus en plus, les autorités de Montréal veulent avoir leur propre université francophone et catholique à Montréal et ne plus être une branche de l'Université Laval de Québec. Il faut alors passer par le Vatican et avoir l'autorisation du Pape. On exigeait la participation de 5 écoles pour la formation de cette université, ce qui fut fait en 1919. Cinq institutions se réunirent: médecine, art dentaire, médecine vétérinaire, pharmacie et droit.

La médecine vétérinaire devient école affiliée à l'Université de Montréal et est nommée École de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal. La

même année, le docteur Damase Généreux en devient le président. C'est la première fois que le conseil est formé uniquement de vétérinaires. Le docteur Lachapelle de l'Hôpital Notre-Dame en avait été président pendant 33 ans. En 1920, l'École est reconnue par l'A.V.M.A. Bientôt, tout se gâte car après la 1ère guerre mondiale, la motorisation apparaît. Entre 1910 et 1920, il a 12.8 gradués par année et entre les années 20 et 30, ça tombe à 3.8.



L'on croit que la médecine vétérinaire n'a plus d'avenir avec la disparition des chevaux. Pourtant, dans les campagnes, on manquait de vétérinaires pour traiter les troupeaux laitiers, ce qui souvent expliquait la présence de nombreux charlatans. Pour ce qui est des animaux de compagnie, les gens n'avaient pas les moyens, surtout durant la crise des années 30, de les faire traiter, lorsqu'ils en avaient. Dans les villes, il y avait des familles qui en étaient à brûler les armoires et les cadres de portes pour se chauffer.

À l'école de médecine vétérinaire on manque d'élèves. Donc, les subventions étant au pro rata du nombre d'étudiants, il y a manque d'argent pour engager suffisamment de professeurs. Les vétérinaires se dirigent vers le fonctionnarisme: les unités sanitaires au Québec et l'inspection des viandes au fédéral. Très peu se dirigent vers la pratique privée car ils ont de la difficulté à collecter leurs honoraires. La pinte de lait se vend à la ferme 4 cents et si on veut l'augmenter à .5 cents, on risque de perdre le client. Comment voulez-vous ensuite acquitter la facture de 2 \$ ou 3 \$ du vétérinaire.

En 1927-28, faute d'étudiants, on ne compte que 16 élèves pour les 4 années. Le docteur Daubigny démissionne et on demande aux Pères trappistes d'Oka de bien vouloir accueillir l'école vétérinaire, car il y avait déjà quelques cours qui se prenaient à leur école d'agriculture qui avait l'avantage d'être près de fermes laitières. Les cours pratiques de

médecine bovine y seraient beaucoup plus adéquats, ce qui incitera plus de vétérinaires à s'établir dans les campagnes.

Pour ce qui est de la médecine des petits animaux, on repassera. Il y a bien un trappiste Gabriel Comtois qui a gradué en 1928, qui devient professeur de clinique et médecine canine, qui fait son possible avec des moyens limités car on y est surtout centré sur l'agriculture. De jeunes vétérinaires, comme les docteurs Maurice Panisset et Maxime Veilleux sont embauchés et la qualité de l'enseignement y est beaucoup améliorée. Le docteur Gustave Labelle est le directeur des études. Le docteur Daubigny y termine sa carrière comme professeur d'anatomie, de chirurgie et pathologie externe.

Dans les années 40, beaucoup de jeunes gradués y commencèrent leur carrière de professeurs, tels les docteurs François Lévesque, Paul Boulanger, Camille Léveillé, Martin Trépanier, Gonzague Gélinas, Jacques St-Georges, Jos D. Nadeau, les deux Choquette, un en parasitologie, l'autre en obstétrique, le Dr Lemire en médecine aviaire, le docteur Dufresne en anatomie, qui deviendra d'ailleurs quelques années plus tard directeur à St-Hyacinthe, le docteur Cournoyer, celui-là, un vrai génie, vous lui posiez une question sur n'importe quelle matière, il avait toujours la réponse. Il était professeur en radiologie. Je nomme ceux-là de mémoire car ils sont tous devenus nos professeurs à St-Hyacinthe dans les années 50. Quelques-uns d'entre eux sont allés à Cornell pour se perfectionner dans leur discipline, mais je ne crois pas qu'aucun d'entre eux ait pris une spécialité comme la pratique des petits animaux. Donc, la médecine des petits animaux à l'école du docteur Daubigny et à Oka était assez négligeable.

En 1928-29, le rapport de l'École d'Oka nous apprend qu'on a traité 1240 cas de gros animaux et volailles et 25 chiens, c'est-à-dire un par deux semaines. D'ailleurs, au début du siècle, il y a très peu de références pour la médecine canine et aucune pour la médecine féline. La littérature s'intéresse surtout aux chevaux, bovins, ovins, porcins et à la volaille. Durant ces années, les vétérinaires traitant les petits animaux le faisaient surtout pour rendre service lors de visite pour le traitement d'un cheval ou d'une vache et souvent le faisaient pour pratiquement rien. Dans les villes, seuls les anglophones et une minorité de francophones avaient les moyens de faire traiter ou opérer leurs petits animaux. D'ailleurs, les docteurs Roy et Flipo

me disaient qu'il se traitait très peu de chiens et encore moins de chats dans les années 40 à Oka.



Au début des années quarante, à Oka on commence à s'intéresser un peu plus à la pratique des animaux de compagnie. Le Dr Hermel Chamberland s'en occupait et lors des 2 dernières années, il donnait 10 à 12 heures de cours par semaine. On m'a dit que durant cette période, le frère Dom Pacome Gaboury rêvait de faire des hybrides, c'est-à-dire des agrovétérinaires. Plusieurs s'y opposèrent et cela n'a pas marché.

De 1938 à 1942, il y eut 59 nouveaux vétérinaires gradués. Après, ça se gâte. Par manque d'espace, les trappistes veulent que l'école déménage ailleurs et menace tous les ans qu'il n'y aura plus de locaux, tellement que certains vétérinaires comme le docteur Charles Baker et Sylvio Jasmin envoient leurs fils étudier à Guelph car on ne savait pas au juste ce qui arriverait avec l'école de médecine vétérinaire.

Finalement, en 1947, l'école déménage dans les anciennes baraques de la Marine que, d'ailleurs, la plupart d'entre nous, ont connues, du moins en partie. Cette année-là, il y a 90 inscriptions, la guerre est finie, les salaires ont augmenté et il y a plusieurs vétérinaires qui s'inscrivent avec des bourses du gouvernement, mais peu pensent se diriger vers la médecine des petits animaux. C'était encore le milieu anglophone qui s'intéressait à la pratique des animaux de compagnie et c'était plutôt des pratiques mixtes.

Les premiers qui, dans la région de Montréal, s'y intéressent presque exclusivement furent les 2 frères Etienne, des Irlandais anglophones qui parlaient parfaitement le français. C'étaient des huguenots,

donc leur origine pouvait être française. L'un d'eux fut président du Collège vétérinaire (nom à cette époque de l'Ordre) pendant plusieurs années.

Dans les années 30-40, les pratiques mixtes commencèrent à se multiplier à Montréal. Il y en avait peut-être 5 ou 6. Je me rappelle du docteur Charles Baker, fils de Malcolm, partenaire du docteur McEachran au centre-ville, le docteur Harper à Westmount et Jack Leatherdale sur le boulevard Décarie. Il y avait aussi les frères Lorrain, qui en plus, avaient un commerce de médicaments, qu'ils vendaient sur les fermes à travers la province.

Vers 1940, le docteur Sylvio Jasmin après quelques années de pratique mixte à Cartierville, installe sa clinique sur la rue Guy pour la pratique des animaux de compagnie. À ma connaissance, c'est le seul canadien français qui établit une pratique exclusivement pour les animaux de compagnie dans les années 40 au Québec. Il avait même une ambulance pour aller chercher les animaux malades. Dans les régions, aucun vétérinaire ne peut vivre exclusivement dans ce domaine d'activités mais de plus en plus s'y intéressent. Entre autre, le docteur Gendreau de Sherbrooke qui nous raconte avoir fait des césariennes chez des chiennes à des prix ridiculement bas. Il ne pouvait pas charger trop cher car il n'aurait pu les pratiquer. Ou encore, la fois qu'il était allé acheter une tige de métal à la ferronnerie pour en faire une tige intramédullaire pour fixer une fracture chez un chien. Il y eut plusieurs autres vétérinaires qui devaient innover et faire preuve d'initiative pour certaines chirurgies ou traitement car le cours en médecine et chirurgie à Oka n'était pas une priorité et ces gradués ont beaucoup de mérite d'avoir malgré tout réussi à faire avancer la médecine vétérinaire dans ce domaine de la pratique.

C'est vers la fin des années 40 que la population francophone apprit ce qu'était un vétérinaire des petits animaux. Dans les campagnes, on connaissait le maréchal ou le vétérinaire, mais dans les villes, le mot vétérinaire était souvent inconnu de plusieurs personnes. Les gens étaient tout surpris que l'on puisse par exemple réparer une fracture. Avec l'arrivée de l'E.M.V à St-Hyacinthe, la pratique des animaux de compagnie commence à prendre de l'expansion au début des années 50, surtout dans la région de Montréal.

Le Dr Jean Flipo qui avait commencé son cours à Oka pour le terminer à St-Hyacinthe, en 1949, est allé se perfectionner pendant 1 an à la Faculté de pharmacie de l'U. de M. L'été suivant, il passa trois

mois à l'Université Cornell en chirurgie et orthopédie sous l'égide du Docteur Leonard, réputé chirurgien, qui est l'auteur du livre 'Small Animals Surgery', volume sur lequel nous nous sommes appuyés pendant plusieurs années pour nos cas de chirurgie et d'orthopédie. Le docteur Flipo nous revient en septembre 50 comme professeur de pharmacologie et se joint aux docteurs Lemire et Gélinas comme clinicien et chirurgien au département des petits animaux. Dans ces années, il n'y avait pas de spécialistes. Comme le disait le docteur Flipo, on faisait tout: anesthésie, chirurgie, orthopédie, médecine interne, radiologie, etc.



Salle d'opération de la clinique des petits animaux en 1950

Je ne peux parler de l'histoire de la médecine des animaux de compagnie sans parler du Dr Lucien Desmarais qui, gradué en 1950, fut sans doute l'un des pionniers à monter ce que l'on peut appeler un véritable hôpital et initier une médecine de groupe avec des bureaux satellites à mesure que s'ajoutaient de nouveaux gradés à sa pratique. C'était réellement un visionnaire. Cet hôpital existe encore sur la rue Lajeunesse. Cette pratique vient s'ajouter à une autre pratique de groupe.

Arrivent de Guelph vers 1950, le fils du Dr Jasmin (Hubert) qui s'établit avec son père ainsi que Malcolm Baker, fils de Charles comme on l'a vu précédemment. Également le Dr. James Langill qui établit un hôpital pour petits animaux et aussi de chevaux de course dans la région de Dorval (son père était président du Montreal Jockey Club).

Il y avait d'autres vétérinaires qui établirent des pratiques à la fin des années 40, début 50. Disons que d'après les critères d'aujourd'hui, c'était plutôt des bureaux même si on y effectuait les chirurgies de base. Plusieurs de ces praticiens étaient des

fonctionnaires à la ville de Montréal ou du fédéral et faisaient du bureau le soir ou les fins de semaine dans leur sous-sol et même sur la table de cuisine au 2e étage.

En 1951, je ne crois pas qu'il y eut de gradué qui ouvrit une clinique exclusivement pour petits animaux au Québec. En 52, il y eut un autre fils de Sylvio Jasmin (Gilles) qui s'installe à Lachine pour une pratique de petits animaux. En 53, il y eut le Dr. Pierre Bergeron qui installe à Ville St-Laurent une pratique pour petits animaux et chevaux de course. L'année 1954 fut spéciale, pas parce que c'était l'année de ma graduation mais parce que 2 gradués se dirigèrent vers la pratique des animaux de compagnie exclusivement. Le docteur Marcel Léger à St-Lambert et moi-même à Verdun. C'est en me relisant que j'ai réalisé que je faisais partie de l'histoire. Je m'aperçois que le Dr Brisson y avait pensé avant moi.

C'était tout de même une première, 2 étudiants de la même graduation qui s'en vont traiter des chiens, des chats et des souris blanches, etc. Je peux vous dire que quelques professeurs nous regardaient de travers, et certains confrères de classe semblaient nous prendre en pitié. En plus, lorsque les lieux où nous allions ouvrir nos cliniques furent connus, la nouvelle s'est répandue très rapidement et certains confrères ne semblaient pas apprécier que nous envahissions leur territoire. Disons que nous avons été reçus un peu comme des chiens dans un jeu de quilles. Ça n'inaugurerait pas bien pour les références, disons que dans le territoire que je couvrais seul en 1954, il y a maintenant à ma connaissance, au moins 7 pratiques exclusives de petits animaux et plus ou moins 18 vétérinaires.

Les jeunes gradués qui ont décidé de s'établir en médecine des petits animaux dans les années 50 ne l'ont pas eu facile car la profession telle qu'elle, était pratiquement inconnue du milieu francophone. En plus, certaines gens avaient peur du ridicule, par ex.: on entendait des remarques comme celles-ci: Ah, mon Dieu, si ma belle-sœur apprenait que je paie pour faire soigner mon chat, je passerais pour une folle.

Au début des années 50, il n'y avait que 3 ou 4 endroits qui s'occupaient exclusivement de la pratique des petits animaux dans la grande région de Montréal. Environ une dizaine d'autres vétérinaires s'occupaient également de chevaux de course, de quelques fermes laitières. J'en avais pratiquement une dans ma cour, celle de l'hôpital Douglas qui existait encore dans les années 60.

Mais revenons à notre école, installée à St-Hyacinthe depuis 1947. Le ministre de l'Agriculture du temps, Laurent Barré, cultivateur lui-même et connaissant les besoins des agriculteurs, fit tout en son pouvoir pour favoriser les inscriptions et établit les frais de scolarité pour les étudiants du Québec à 5 \$ par année. On a dépensé 600,000.\$ pour l'aménagement de baraques de la marine. Oka avait reçu l'accréditation de l'AVMA et avec le déménagement à St-Hyacinthe, tout était à recommencer. En 1949, lors de la visite des inspecteurs de l'AVMA, l'accréditation est refusée. Les professeurs sont moins bien installés que dans l'École Daubigny, trente ans auparavant. On se donne un moment de répit, le gouvernement faisant miroiter aux autorités de l'École et de l'AVMA, la perspective d'un nouvel édifice, ce qui fait patienter tout le monde. Finalement, le gouvernement de Maurice Duplessis donne un octroi de 1,000,000 \$ pour la construction de la bâtisse principale que l'on connaît et l'accréditation sera finalement accordée en 1954, lors de son inauguration.



Campus de l'école de médecine vétérinaire de la province de Québec à St-Hyacinthe en 1954.

Ce n'était qu'un début car l'on sait qu'environ à tous les dix ans, l'AVMA nous menace de perdre cette accréditation. Ce sont soit des locaux insuffisants, soit le ratio professeur-élèves, soit les facilités technologiques inadéquates, etc., si l'on veut être au niveau des autres facultés de l'Amérique du Nord.

Heureusement que l'on réussit toujours à trouver à coup de dizaine de millions les fonds nécessaires pour satisfaire ces exigences. Rappelons-nous de la Montreal Veterinary School du Docteur McEachran, érigée au coût total de \$22,500, terrain, bâtiment et équipement compris.

En ce qui concerne les enseignants, faute de moyens avant les années 50, très peu de finissants pouvaient entreprendre des études post-doctorales pour aller chercher une maîtrise ou un PhD, car les bourses étaient ridicules. Ce n'est réellement qu'après 1960 que nos finissants réussissent à obtenir des bourses

raisonnables pour parfaire leurs études post-doctorales, soit dans d'autres universités canadiennes, américaines ou européennes et nous revenir comme professeurs dans leurs spécialités ou comme chercheurs.

Aujourd'hui, on a le personnel nécessaire pour donner cet enseignement et ce sont des étudiants de l'extérieur qui viennent y parfaire leurs connaissances. Alors bravo à tous ces professeurs de notre Faculté qui, grâce à leur compétence, ont réussi à communiquer leur science et à en venir à ces résultats. Et je dirai double bravo à ces professeurs des années 40 et 50 qui les ont précédés et qui, malgré le peu de références et surtout les moyens limités du temps, ont réussi à nous inculquer les connaissances nécessaires pour pratiquer notre profession adéquatement ou donner à certains le goût de se perfectionner et de revenir eux-mêmes comme professeurs ou chercheurs.

Le docteur Breton, je parle de Luc, car dans sa proche parenté, l'on sait qu'il y a au moins une dizaine de vétérinaires entre les Roy et les Breton, me mentionnait que lorsqu'il est revenu de sa spécialisation en radiologie en 1976, il y avait à l'école 3 vétérinaires en clientèle à la clinique des petits animaux, soit les Docteurs Bonneau, Chalifoux et lui-même. Aujourd'hui, il y en a 45. Sur ce nombre, il y en a 11 à l'internat et 4 en résidence. Il n'en reste donc que 30 en spécialité: chirurgie, médecine interne, orthopédie, ophtalmologie, médecine nucléaire, radiologie, anesthésie, dentisterie, urgentologie, médecine générale, etc. etc. et tout ce monde est très occupé, soit par la clientèle, l'enseignement ou la recherche.

Imaginez le budget à administrer. On m'a dit que le salaire d'un professeur titulaire d'aujourd'hui équivalait au salaire total d'une année de tous les professeurs dans les années 50. Maintenant, parlons de l'équipement et des services que l'on donne au nouvel hôpital des animaux de compagnie (réf. du Dr Breton). On me dit que le coût des nouvelles constructions (hôpital des petits animaux, hôpital des grands animaux et installation de l'équipement technique dépassera les 80 millions. Le déménagement du local complet de la médecine nucléaire coûtera à lui seul 400,000 \$. Qu'on se rappelle les 600,000 \$ pour l'installation de l'École à St-Hyacinthe et le million que le gouvernement Duplessis a versé au début des années 50 pour la construction de l'édifice principal.

Une des grandes révolutions au Québec, du moins en ce qui regarde notre profession, est l'arrivée de la

gente féminine dans les années 60. Notre première diplômée fut Madame Julia Malin, d'origine russe, en 1965. Elle s'installa quelques années à Outremont puis à Val d'Or. La deuxième diplômée, 2 ans plus tard, fut Susan Colomati qui nous venait de Boston. Elle vint se joindre à ma pratique mais dut quitter après quelques années à cause de sa progéniture. Puis, l'année suivante, il y eut 3 québécoises que la plupart d'entre nous avons connues, Anne Bousquet, Diane Gravel et Louise Laliberté. Cette dernière fut sans doute la 1^{ère} vétérinaire au Québec à s'intéresser particulièrement aux chats.

Je vous avouerai que lorsque j'engageai la docteure Colomati en 67, je ne savais pas trop ce que serait la réaction de la clientèle. Eh bien, il n'y eut aucune remarque, c'était presque désappointant. Mon égo en prit un coup. Personne n'insista pour passer dans ma salle, il semblait très satisfait de faire examiner et traiter leurs animaux par une femme. Puis ce fut les 3 Diane, soit Trottier (qui entra chez nous comme dans une paire de chaussettes), Bertrand et St-Georges. Il y en eut plusieurs autres au cours des années et je n'ai jamais regretté de les avoir comme collègues de travail.

En 1965, il n'y avait qu'une femme inscrite au tableau des membres sur 23 diplômés. Alors qu'en 1975, il y a 17 femmes sur 56 diplômés, 30 ans plus tard, avec les diplômés de 2005, il y a plus de femmes (979) que d'hommes (957), inscrites au tableau. On retrouve ces femmes dans tous les champs de pratique mais surtout chez les petits animaux. Il y en a plusieurs aussi dans l'enseignement. Parmi les membres inscrits au tableau au 31 mars 2005, en ce qui concerne la pratique des petits animaux, il y a 553 femmes et 326 hommes. Il y a aussi plusieurs femmes impliquées au niveau de l'Ordre, à titre d'administratrices élues ou d'autres, nommées, en charge de différents comités permanents. En 1996, la docteure Christiane Gagnon est la première femme élue au poste de présidente. Elle pratique dans le domaine des petits animaux. Je me demande comment elle trouve le temps de tout faire, soit l'administration, la représentation et les écritures dont elle a le don, en plus de la pratique.

Au niveau de différentes associations, plusieurs femmes sont aussi présentes dans l'administration, soit à l'AV.I.A., industrie animale 'Présidente'; l'Académie de médecine vétérinaire du Québec, 'Présidente' l'A.V.E.Q., vétérinaires équins, 'Présidente', à l' A.M.V.P.Q., 'Directrice générale' Comme on peut le constater, beaucoup de chemin a été fait depuis 1965. J'ai nommé l'AMVQ; là aussi, il

y a beaucoup de changement depuis la fin des années 40. (réf. du Dr PÉPIN). Aujourd'hui à l'Académie, il y a 622 membres inscrits, plus 83 étudiants et il y a un secrétariat permanent de 3 personnes.

Pour 2005 et 2006, c'est la première fois depuis sa fondation, que les postes de président, vice-président, secrétaire et trésorier sont tous confiés à des femmes. Il s'y tient cinq journées thématiques par année dont une à Québec plus un congrès de trois jours avec ateliers la première journée. Il y a la partie sociale et même une garderie. Ces congrès attirent autour de 300 vétérinaires.

Ça fait toute une différence avec les années 50 où nous étions une dizaine à se réunir dans un camp de chasse pour discuter de nos propres cas. Il n'y avait évidemment pas de garderie et la partie sociale était le fait de prendre une bière après la réunion et là, le sujet tournait souvent autour des honoraires. Étant donné le manque de vétérinaires en région éloignée, dans les années 60-70, plusieurs de nos confrères se déplaçaient en avion ou en camionnette pour aller traiter petits ou grands animaux à de grandes distances. Je pense aux frères St-Pierre de Rimouski qui allaient régulièrement aux Iles de la Madeleine. En ce qui concerne les petits animaux, il y avait les docteurs Edouard Roy et Russel Giguère qui allaient chacun leur tour passer deux jours aux six semaines à Baie-Comeau. Il y eut également le docteur Flipo qui est allé à Manic 5 quelquefois ainsi que le docteur Kenneth Lachapelle qui alla plusieurs années à Sept-Iles. Nous savons également qu'il y avait un docteur Pellerin de la région de Sherbrooke qui allait sur la Côte-Nord plusieurs fois par année dans les années 60. Même encore au début des années 90. le docteur Malcolm Baker alla donner du service pendant plusieurs mois à Labrador City.

En 1975, il y avait 486 diplômés inscrits pour toutes les disciplines, dont 44 hommes et 42 femmes. En 1980, il y avait déjà 225 praticiens des petits animaux, 25 ans plus tard, il y en a 879. De nos jours, nous pouvons dire que toute la province a son service vétérinaire des petits animaux dans les coins les plus reculés. Que ce soit en Abitibi, Témiscaminque, en Gaspésie ou sur la Côte-Nord à Sept-Îles, il y a des pratiques pour petits animaux exclusivement.

Énormément de pratiques sont mixtes avec service pour grands animaux et un ou deux vétérinaires s'occupent de la section petits animaux exclusivement. Je ne crois pas qu'il y ait grand

monde dans les villes qui se demandent aujourd'hui ce qu'est un vétérinaire et ce qu'il fait.

QUE PENSER D'ANIMA QUEBEC :

Une organisation provinciale sans but lucratif dont la mission est d'assurer la sécurité et le bien-être des animaux de compagnie. Il y a 3 vétérinaires bénévoles sur son conseil d'administration dont la présidente: la docteure Denise Tousignant. En plus, la directrice générale est la docteure Suzanne Lecompte et le docteur Michel Noël est un des inspecteurs. Ils font un travail formidable. FÉLICITATIONS !!!

ANECDOTES: Préparation de médicament, Onguent ophtalmique (Alphadol), Furacort (Furalin & hydrocortisone). On arrive de loin. Les seringues en verre que l'on devait désinfecter au Zephiran à chaque usage ou au petit stérilisateur de dentiste, la même chose pour les aiguilles. Puis arrivent les aiguilles et seringues jetables, puis les "Butterflies" ce qui nous facilita beaucoup la tâche surtout pour les intraveineuses chez les chats. Car à l'époque, on nous avait enseigné l'anesthésie intra-péritonéale au Nembutal. Je vous garantis que nous n'étions pas loin de l'euthanasie !!!

Par crainte souvent, nous ne donnions pas la dose complète. Alors, il fallait terminer les hystero-ovariectomies à l'éther, mais le barbiturique continuait son effet et la chatte pouvait dormir pendant 2 jours.

Aujourd'hui, avec les cathéters LV., c'est beaucoup plus facile de doser. Dans les années 60-70, apparurent les tranquillisants, les hypnotiques analgésiques, les anesthésiques à effet très court et les gaz de plus en plus sophistiqués. Disons que depuis les années 70, on l'a beaucoup plus facile. Aujourd'hui, la majorité des cliniques pour petits animaux ont leurs appareils de laboratoire pour les analyses plus compliquées, il est très facile de référer, il en est de même pour l'imagerie. Plusieurs

en sont à la radiographie numérique. Les pratiques de groupe sont bien installées et plusieurs sont en voie de se former avec souvent leurs spécialistes dans différents domaines. Avant 1970, il n'y avait pas de vétérinaires en pratique privée au Québec, spécialisés, disons, en ophtalmologie, cardiologie, neurologie, imagerie, etc. Maintenant, tous les systèmes sont couverts par des spécialistes à qui l'on peut référer même en tomographie ou en médecine nucléaire.

Il y aura toujours des vétérinaires de première ligne mais on se dirige de plus en plus vers les spécialités. Il y a aussi évolution dans la sorte de pratique selon les régions. Ainsi dans les villes, la pratique féline a bien augmenté à cause du mode de vie qui a changé. Il y a maintenant des cliniques qui se spécialisent dans la médecine et la chirurgie félines uniquement. Les grosses races de chien sont surtout en banlieue et à la campagne.

Il nous faut continuer à évoluer car il y a toujours de nouveaux défis. Il y a toujours de nouvelles maladies et de nouvelles techniques chirurgicales. Le public est beaucoup plus averti qu'il y a dix ou vingt ans et est prêt à y mettre le prix pour avoir les meilleurs services disponibles avec les nouvelles technologies et les connaissances d'aujourd'hui. Il y a maintenant beaucoup plus de petits animaux de race pure et de plus grande valeur.

Après ce court aperçu de notre histoire, je crois que nous avons droit d'être fiers du chemin parcouru. En ce qui me concerne, je le suis. Nous sommes bien arrivés au 21^{ème} siècle et je crois que nous avons la plus belle profession au monde, toute discipline confondue. Si c'était à recommencer, je suis certain que 99% d'entre nous choisiraient la même profession: celle de LA MEDECINE VETERINAIRE

Merci encore une fois à tous ceux et celles qui m'ont aidé dans la préparation de ce document et merci à vous tous qui avez eu la patience de m'écouter.

Mon premier cas de "Mulberry Heart Disease".

En hommage au Dr Jean-Baptiste Phaneuf voici le texte qu'il écrivait en décembre 1992

En ce vendredi de mai 1961, le soleil dardait de ses rayons printaniers les friches et les labours dont le sol s'asséchait et fumait de ses premières vapeurs. Au Laboratoire de recherches vétérinaires, de St-Hyacinthe, la semaine avait été bien remplie et le service d'aide au diagnostic clinique n'avait pas chômé: mammite bovine, maladies respiratoires et coccidiose chez le poulet, tête noire et coccidiose chez la dinde. Il était près de 15:30 heures lorsque se présente un éleveur de Defoy, une municipalité située près de la route transcanadienne, à mi-chemin entre Québec et St-Hyacinthe.

- "C'est le vétérinaire Hébert qui m'envoie. J'ai deux porcs dans mon auto. Ils faisaient partie d'un groupe d'une soixantaine, que j'ai acheté il y a deux mois et demi d'un éleveur de ma région. Ils sont gardés dans un grand parc; ils ont de l'eau à volonté et je leur sert de la moulée dans des trémies. Dans le moment, ils reçoivent une moulée de croissance. Ils allaient bien jusqu'à dimanche dernier alors que j'ai constaté un manque d'appétit. Depuis, ça ne va pas mieux, ça empire. Ils sont presque tous malades; ils ne mangent plus et ils restent couchés."

Ces renseignements s'ajoutaient à ceux que m'avait fournis le docteur Onil Hébert de Victoriaville. Il m'avait appelé quelques minutes plus tôt pour me dire: "Je t'envoie un éleveur avec deux porcs. Mon assistant est allé les voir hier. Il les a tous traités. Comme ça n'allait pas mieux ce matin, je suis allé moi-même les examiner. Je suis convaincu que c'est de l'érysipèle et je les ai tous traités avec de la pénicilline à longue action. C'est le traitement de choix. Je t'envoie deux sujets pour confirmation du diagnostic."

En relisant l'anamnèse, mademoiselle Beauregard, secrétaire préposée à la réception, n'a pas pris de temps à réagir. Et de me lancer d'un petit ton sec et aigre.

- "Docteur, j'espère que vous n'allez pas faire ça ici."
- "Oh non, lui ai-je répondu, je vais aller en arrière. La salle d'autopsie du laboratoire est beaucoup trop petite".

Et j'indiquai à l'éleveur de continuer vers l'arrière du

bâtiment et de prendre la route au milieu, la montée de la St-Éloi, pour continuer et, passé le bâtiment en ciment, de tourner à gauche dans la cour et d'aller à la porte verte que je lui indiquai de la main.

- "Je vous rejoins dans une minute," ai-je continué.

En arrière, c'était à la Clinique des grands animaux de l'École de médecine vétérinaire. La clinique des grands animaux était située du côté ouest, dans la partie la moins élevée d'un vaste bâtiment qui renfermait sous son toit la clinique des petits animaux, le laboratoire d'anatomie, une salle pour les étudiants et la clinique des grands animaux. Cette dernière comprenait entre autres une grande salle dans laquelle on voyait un travail à contention pour les chevaux, une imposante table basculante de chirurgie ainsi qu'un parc à fond de bois qu'on utilisait à la même fin. Sur cette salle, donnaient du côté ouest, les bureaux des professeurs cliniciens et du commis-comptable. Du côté nord, on voyait deux portes qui donnaient accès à une pièce de bonnes dimensions, le laboratoire de pathologie où durant l'année scolaire, le docteur Gélinas faisait avec les étudiants des examens d'hématologie, de parasitologie, et procédait à la nécropsie d'animaux: chiens, chats et porcelets. Pour la nécropsie des porcs de 50 livres et plus, des veaux et des vaches, on utilisait une table-chariot à roues basses et mobiles. Cette table qui mesurait quelque 8' par 5', avait un bord surélevé; elle était de bois recouvert de tôle noire. À l'une de ses extrémités, la table-chariot était dotée d'une monture de tuyau en forme de U renversé, ce qui permettait de la déplacer facilement. Cette "table d'autopsie" demeurait dans la salle de clinique où elle servait également à d'autres fins.

Je me rendis en arrière. Nous avons donc placé les deux cadavres des porcs sur la table-chariot et je procédai à la nécropsie. Les ganglions sous-cutanés, rose grisâtre, paraissaient normaux à la coupe. Dans la cavité abdominale, il y avait abondance d'un liquide séreux légèrement ambré et un réseau de fins filaments de fibrine reliait entre eux les divers viscères. Le foie et la rate montraient une congestion peu marquée. Dans la cage thoracique, présence d'un liquide clair et fort abondant, dans lequel flottaient des amas de fibrine. Les poumons étaient peu affaissés; le gauche était rougeâtre alors que le droit était plutôt rosé, mais les deux présentaient en surface un liseré d'oedème qui démarquait divers lobules et les deux étaient beaucoup plus lourds que la normale. La trachée et les grosses bronches

étaient remplies d'une spumosité blanchâtre. Le sac péricardique était gonflé sous l'abondance et la pression d'un liquide identique à celui de la cavité pleurale et il contenait également des flocons de fibrine. Le coeur, en diastole, montrait en surface, particulièrement sur le ventricule gauche, des traînées rouges comme des coups de pinceau. Des traînées rouges, mais moins intenses, se voyaient aussi sur l'endocarde.

Tout en procédant à la nécropsie, je prélevai des morceaux des divers organes: foie, rate, rein, poumon et coeur pour examens bactériologiques; des morceaux des mêmes organes furent placés dans une solution de formol neutre à 10% pour examen histopathologique. La nécropsie du second sujet révéla des lésions tout à fait semblables à celles du premier. Le travail de nécropsie complété, il me restait à morceler les carcasses et à les porter, à l'aide d'une brouette, à l'incinérateur qui se trouvait dans un autre bâtiment, celui de la chaufferie, qui était construit à l'angle nord-est de la montée de la St-Éloi et de la bretelle conduisant à la rue des vétérinaires. Il fallait ensuite désinfecter la brouette, la table chariot, le plancher et les instruments qui avaient pu être contaminés.

À l'éleveur qui m'interrogeait sur ce que je pensais des lésions et de la maladie, j'ai répondu que pour un diagnostic précis et certain, il serait bon d'attendre le résultat des examens bactériologiques qui allaient être effectués, et qui se ferait connaître, du moins de façon préliminaire, dès le lendemain. Ces examens prenaient beaucoup d'importance à mes yeux, car les lésions observées étaient loin de correspondre à celles qui caractérisent le rouget du porc. Elles me rappelaient bien davantage des lésions dont la description avaient été faite dans « Veterinary Record » quelques années auparavant et dont les caractères avaient fait donner à l'affection de "Mulberry Heart Disease". Mais il fallait éliminer le diagnostic de rouget.

Aussi de retour au laboratoire en avant, je me suis empressé de réaliser des frottis des divers organes dont j'avais prélevé des morceaux et j'ai procédé à leur ensemencement sur milieux de culture: gélose au sang et MacConkey. Le tout terminé, je me hâtai de gagner la maison où j'étais attendu depuis une bonne heure et demie. Sans oublier cependant de prendre avant de partir, le tiré à part qui décrivait des lésions semblables à celles que je venais d'observer et dont les caractères spécifiques avaient permis à l'observateur de qualifier la maladie de "Mulberry Heart Disease".

Le lendemain matin, c'est avec empressement que je me rendis au laboratoire pour constater les résultats de mes examens bactériologiques de la veille.

- "Sans dessein de sans dessein", me suis-je traité.

En effet, quelle ne fut pas ma déception de ne pas voir dans le panier que je sortis de l'incubateur les boîtes de Petri identifiées au numéro du cas des porcs de la veille. Je les trouvai sur la table d'ensemencement. Dans ma hâte de partir, j'avais tout simplement oublié de placer les boîtes à l'incubateur. Aucune culture n'était donc décelable.

L'examen des frottis colorés au Gram fut un certain refuge, mais ils étaient négatifs: aucune bactérie. Que faire? Prendre la chance de remettre les boîtes à l'étuve et les réexaminer le lendemain? Effectuer de nouveaux ensemencements. Je n'ai pu m'empêcher de réaliser les deux.

Mon expérience du rouget du porc me laissait cependant prévoir une amélioration des signes cliniques à la suite du traitement qui avait été administré.

- "Alors pourquoi ne pas lancer un appel téléphonique à l'éleveur," me suis-je dit.

Aussitôt dit aussitôt fait. Je désirais savoir si le traitement à la pénicilline administré la veille avait été efficace. Et l'éleveur pourrait certes me renseigner sur l'état des sujets.

- "Ce que je peux vous dire, me répondit-il c'est que ce matin, l'appétit n'est pas meilleur et que les porcs sont couchés et entassés. Ça ne bouge pas. J'en ai trouvé trois autres de morts.

- "Si vous permettez, lui demandai-je, Je vais aller les voir; c'est un cas qui m'intrigue".

En effet, j'étais de plus en plus convaincu qu'il s'agissait de cardiopathie muriforme, comme en français on allait désigner la maladie quelques années plus tard. Les lésions dont j'avais relu la description, le soir précédent, étaient identiques à celles que j'avais observées. Pourquoi ne pas profiter de ce cas pour apprécier les signes cliniques de cette nouvelle maladie? Et en route pour Defoy, par la future transcanadienne qui n'était alors qu'une voie à deux sens.

Ce fut facile à trouver, l'éleveur demeurait sur la gauche à la sortie du village. Les porcs ne faisaient qu'un tas au centre d'un grand parc dont un côté donnait sur un passage de voitures. Ils étaient là

étendus, somnolents, insensibles à leur entourage. La plupart présentaient une légère élévation de la température corporelle: 99°-100°F. Ils n'avaient aucune tendance à se lever. Il fallut les effers du pied pour parvenir à en faire lever quelques uns, et encore fallait-il être vigilant pour les empêcher de se recoucher aussitôt. Ils ne voulaient pas se déplacer non plus. Plusieurs sujets qu'il fallut forcer, montrèrent après quelques minutes d'efforts des tremblements musculaires perceptibles au niveau des cuisses. La nécropsie sur la ferme de deux sujets trouvés morts le matin révéla des lésions semblables à celles que j'avais observées la veille. Il n'y avait pas de doute, il s'agissait bien de "Mulberry Heart Disease".

J'ai donc cru de mon devoir d'avertir le docteur Hébert de ce problème, qui pour moi était nouveau. -"Docteur Hébert? C'est Phaneuf de St-Hyacinthe. Je t'appelle de chez ton éleveur de porcs de Defoy....."

À peine avais-je prononcé ces derniers mots.... -"Qu'est-ce que tu fais là? Tu n'as pas d'affaires à aller chez cet éleveur. C'est mon client. Tu joues au voleur"

Les paroles fusaients denses, nourries, fortes, sans hésitation, et chargées d'ire. J'éloignai quelque peu l'écouteur de mon oreille... Et profitant d'un court moment de répit... -"Onil Je te comprends, mais essaie de voir. Le problème ici, c'est du "Mulberry Heart Disease», lui ai-je lancé avant de raccrocher.

J'étais navré. Je ne m'attendais nullement à une telle réponse, moi qui croyais avoir fait des efforts pour préciser le diagnostic. Ma visite à la ferme n'avait

qu'un but, celui d'observer les signes cliniques d'une maladie qui faisait son apparition au Québec. Quelques minutes de silence, à l'étonnement de l'éleveur, s'étaient à peine écoulées que l'appareil téléphonique sonna. C'était le docteur Hébert.

- "Hello Phaneuf? Je m'excuse pour l'emportement de tantôt...mais c'est quoi du "Mulberry Heart Disease"?"

Je venais d'observer mon premier cas de cardiopathie muriforme. Je devais en observer de nombreux autres par la suite, une maladie aux lésions bien caractéristiques qu'on a plus tard attribuée à une déficience en vitamine E/sélénium, bien que la maladie fut longtemps indépendante des lésions d'hépatose diététique qui était reconnue en Europe, aux Etats-Unis et même en Ontario.

Cette maladie a connu ses heures de gloire au cours des années 60-70. Elle fut l'objet d'au moins deux études de la part d'étudiants aux études supérieures à l'Ecole de médecine vétérinaire. Le docteur Vrancken ne parvint pas à reproduire la maladie à l'aide d'huile de foie de morue rancie. Le docteur Fontaine arriva à des résultats intéressants en montrant par une étude biochimique qu'elle rappelait les altérations observées dans le choc endotoxique.

La cardiopathie muriforme perdit de son importance à partir des années 70 sans que l'on puisse savoir exactement pourquoi. En même temps, sont apparus quelques cas d'hépatose diététique et de nombreux cas de cardiopathie dégénérative qui sont des affections où la relation avec une déficience en vitamine E/sélénium est bien démontrée.



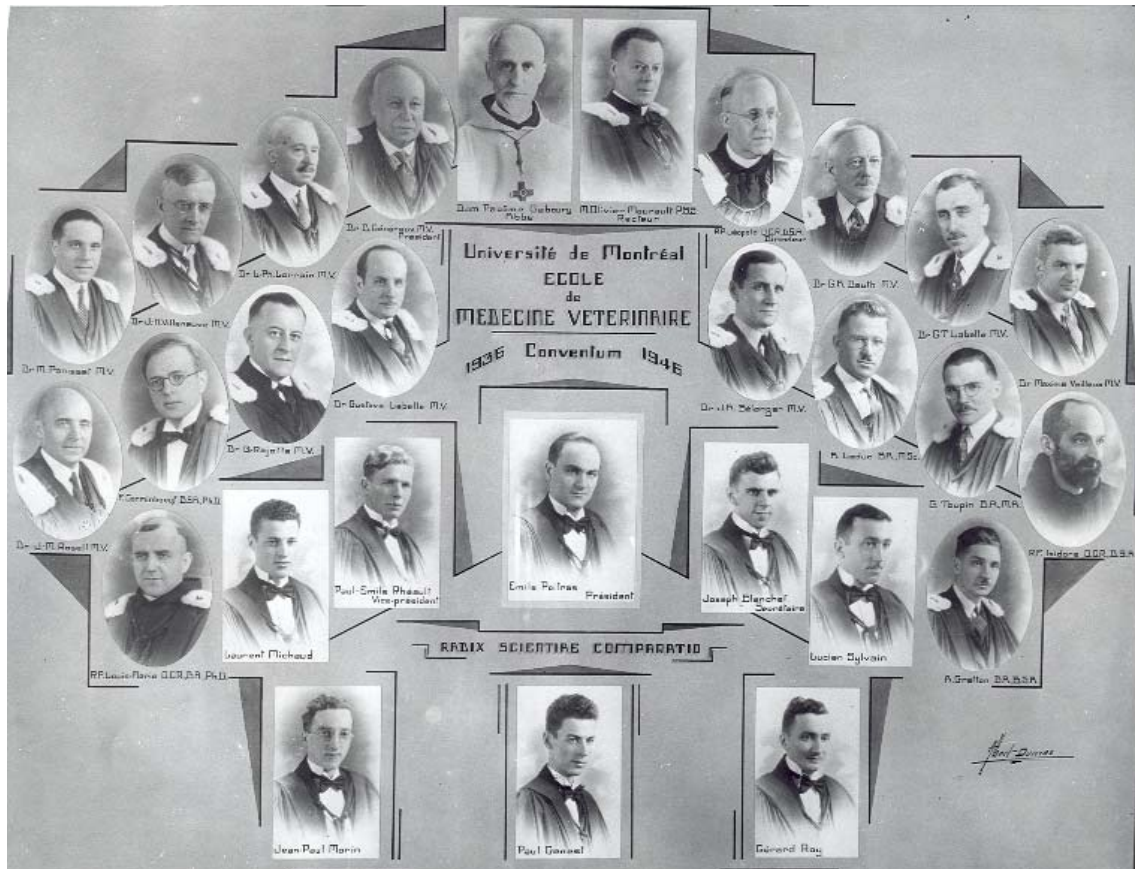
Salle d'autopsie entre les années 1948 et 1965



Bâtiment de la salle d'autopsie et de la clinique des grands animaux

Nouvelles de la SCPVQ :

- 1- En décembre 2006, la Société des parcs de sciences naturelles du Québec a confié, à notre organisme, la garde de 13 collections de périodiques et de 39 monographies en raison de la fermeture du Zoo de Québec et de sa bibliothèque.
- 2- La numérisation des mosaïques est complétée pour les années 1940 et les suivantes, mais nous sommes à la recherche de celles des années 20 et 30. Nous avons retrouvé celles des années 1936 et 1939, nous faisons appel à tous pour retrouver les mosaïques manquantes.



Mosaïque numérisée des 9 finissants en médecine vétérinaire à Oka en 1936, il y a plus de 70 ans.

BRUNCH ANNUEL DE VOTRE SOCIÉTÉ DIMANCHE, LE 6 MAI 2007 à 10H30,

Club de golf de St-Hyacinthe

Le conférencier invité sera le Dr Normand Larivière et il nous parlera de Madagascar, la grande île africaine. Une île qu'il a visitée, à plusieurs reprises en compagnie d'étudiants et d'étudiantes en médecine vétérinaire dans le cadre de stage en santé des écosystèmes.

Remise du prix Victor 2006
Assemblée générale annuelle